L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 2 AOUT 1885. 58me Année

Dufour, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 AOUT 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'immigration dans l'ouest de la Louisiane.

L'immigration ! Que d'articles on a écrits sur ce sujet ! Que de variations on a brodées sur ce thème ! Que de plans on a tracés sur ce terrain ! Que de théories on a échafaudées sur ce principe ! Tout cela n'a rien fait, et l'on en a été jusqu'ici, pour ses frais d'invention, de plans, de théories et de variations. Rien n'a réussi, tout a misérablement échoué.

Est-ce donc que la cause est perdue, et qu'il faille renoncer au peuplement de notre Etat ? Non, certes, mais les choses se passent tout autrement que nous ne l'espérions; l'immigration se fait, mais autre part que nous ne nous y attendions. Pendant que nous tenons notre lorgnette braquée sur le golfe, pour apercevoir, dans le lointain, les bâtiments bondés d'étrangers qui devraient remonter le fleuve, c'est du haut du Mississippi, du fond de l'Ouest, du Michigan, de l'Illinois, de l'Iowa, du Kansas, que les immigrants nous arrivent. Nous voudrions peupler les fertiles campagnes où poussent le coton et la canne à sucre, celles où les voies de communication abondent, où le commerce est facile ; c'est au contraire, vers les prairies de l'Ouest de l'Etat que se dirigent les nouveaux venus. On dirait que la seule immigration qui daigne se diriger vers nous n'est qu'une prolongation de celle du Texas. Depuis bien longtemps, le Mississippi offre une une route facile, aisée, à bon marché, aux étrangers venant, soit du Nord, soit d'au-delà de l'Atlantique ; ils ont, jusqu'à présent négligé de la prendre, et il suffit qu'il s'ouvre un ou deux chemins de fer à l'Ouest de ce fleuve, pour qu'ils y accourent avec empressement.

Nous n'avions en vue que le développement des deux grandes cultures qui nous ont, jadis enrichis, et c'est l'élevage, c'est la culture du maïs, du fourrage, des fruits qui prennent, tout-à-coup, d'étonnants accroissements. Nous avions depuis bien longtemps négligé de produire le riz, et par suite d'une série d'accidents tout-à-fait imprévus, qui nous rejettent presque malgré nous vers la culture de ce grain, nous en devenons, en peu d'années, les grands fournisseurs, dans le Nouveau Monde.

On nous dédaignait au Nord ; nous n'étions capables de rien de grand ; on nous montrait, avec orgueil, le Nebraska qui, véritable désert, plaine aride, il y vingt ans, s'est, comme par enchantement, couvert de magnifiques forêts, transformé en un vaste jardin. On nous vantait le Minnesota avec ses immenses fermes et ses récoltes fabuleuses de blé et de maïs, et voilà qu'au fond de la Louisiane, dans la partie la plus délaissée, au milieu de marécages lantes par les alligators, sur une plage dont il faut disputer, pied à pied, le terrain à la mer, s'élève une exploitation agricole comme il n'en fut jamais au monde. Ce que les Américains ont fait de plus grand, de plus gigantesque est dépassé, et il n'a pas fallu trois ans pour opérer cette prodigieuse métamorphose.

En un mot, rien ou à peu près rien de ce que nous rêvions ne s'est réalisé ; en revanche, nous avons assisté à une foule de nouveautés dont nous n'avions pas la moindre idée ; les choses qui se sont accomplies, ont des proportions bien autrement grandioses que ce que nous tentions; nous sommes dotés de cultures auxquelles nous ne pensions nullement et de ressources qui vont doubler nos revenus—tout cela, grâce à une immigration que nous n'attendions pas et qui nous fait certainement plus progresser que celle sur laquelle nous comptions.

Convenons que ce spectacle est étrange, qu'il a de quoi nous étonner, et nous concevons que beaucoup s'en trouvent un peu déconcertés. Nous aurai ont tort pourtant de se décourager. Nous ne voyons là rien que de rassurant, de réconfortant.

Nous n'apercevons pas bien nettement la transformation qui s'est faite dans la basse Louisiane; tout cela est encore vague, et les résultats qui doivent nous faire apprécier les progrès accomplis, le chemin parcouru, n'ont pas encore eu le temps de se réaliser. Il nous faut quelques années de plus pour nous dégager des lieux du passé, des charges qu'il fait peser sur nous; alors nous comprendrons la grandeur de l'œuvre, nous mesurerons avec étonnement, avec admiration, la distance parcourue. Nous avons tort de tenir nos yeux sans cesse fixés sur le fleuve, comme si nous devions tout attendre de lui. Laissons-le remplir sa tâche et développer son trafic. C'est tout ce qu'il est en état de nous donner. Le commerce de transit n'enrichit guère, à l'heure qu'il est, et ne laisse pas beaucoup d'argent dans un port intermédiaire. Il n'y a que les points extrêmes, le point de départ et le point d'arrivée, le lieu de la production et le lieu de la consommation, qui en tirent un profit réel.

C'est du côté de nos campagnes qu'il faut porter nos attentions et diriger nos efforts, car ce sont elles qui profitent, elles, par conséquent, qui rapportent. C'est surtout vers cette région si favorisée de l'Ouest, où se trouvent les paroisses Cameron, Lafayette, Calcasieu, St-Landry, que nous devons pousser le flot de l'immigration. La raison en est bien simple: Nous n'en sommes plus à l'époque héroïque des cultures de la canne et du coton; les choses qui nous donnèrent la prospérité désormais, c'est le maïs, c'est le riz, ce sont les plantes fourragères, les fruits, l'élevage surtout. Ces paroisses sont le véritable foyer des cultures nouvelles, qui nous manquent encore trop et qu'elles sont appelées à nous donner.

Nous n'avons jamais su nous alimenter. Chaque fois qu'il s'agissait de nourrir, nous, notre personnel de ferme, nos bestiaux, nos animaux de trait, nous avions recours à l'Ouest, qui nous vendait ses produits à prix d'or. Nous pouvons maintenant nous dispenser d'aller lui demander tout cela. Nous avons notre Ouest à nous, en pleine Louisiane. Si nous nous obstinons à ne pas varier nos cultures le long du fleuve, nous n'avons qu'à tourner nos regards vers les paroisses que nous venons de nommer ; elles nous fourniront ce dont nous avons besoin, elles nous épargneront au moins l'envoi de notre argent à l'étranger. Le produit de la vente de nos récoltes s'ira plus enrichir l'Illinois, le Missouri ou le Minnesota ; il ira répandre l'abondance chez nos concitoyens de Calcasieu, de Lafayette, de Cameron, de St-Landry ; notre or restera dans l'Etat, à qui il rendra bientôt l'aisance qui lui est malheureusement inconnue, depuis trop longtemps.

Que faut-il pour en arriver là rapidement ? Attirer les étrangers, de quelque côté qu'ils viennent—du Nord ou de l'Europe—dans cette région, y mettre en honneur les nouvelles industries agricoles.

Inutile, d'ailleurs, de beaucoup insister là-dessus ; les immigrants eux-mêmes y pourvoiront ; le bon sens, l'intérêt et les heureuses habitudes des cultures variées, contractées par eux dans leur pays, suffiront pour les guider dans la vraie voie. Sur ce point, nous pouvons nous rassurer, ils ne failliront pas à leur tâche.

Notre devoir se borne donc à provoquer la venue des immigrants ; ils viendront d'autant plus volontiers, que la contrée n'est plus inconnue pour eux ; les premiers pionniers en ont mis à jour les ressources trop longtemps enfouies dans la terre, les richesses trop longtemps ignorées ; ils savent aujourd'hui qu'il n'y a qu'à y planter sa tente, pour s'y assurer l'aisance et le confort. Les colonies y abondent déjà ; il y en a qui appartiennent à plusieurs nationalités, mais le gros de la population est venu du Nord, de l'Ouest, d'où l'on fuit fuir la rigueur du climat et l'ingratitude d'un sol déjà fatigué. Nous ne sommes plus obligés de faire d'énormes efforts, nous n'avons plus les grandes incrédulités d'autrefois à vaincre. La preuve est faite, elle est aussi forte que possible. Les témoignages ont été entendus, ils sont on ne peut plus convaincants.

Qu'avons-nous donc à hésiter, et nous est-il possible de reculer devant une misérable dépense occasionnée par la publicité et les agences, quand nous savons que les résultats sont infaillibles et que l'argent avancé doit rapporter au centuple ?

Maison Frotscher.—Cette ancienne maison avantageusement connue en ville et dans les campagnes, annonce qu'elle vient d'importer un vaste assortiment de graines pour plant. Il signale surtout à l'attention publique les navets de la nouvelle récolte qu'il a reçu par les derniers steamers, et qu'il vendra à des prix dont la modicité ne saurait être contestée. Voir plus loin l'annonce.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany Louisiane.

Le Foyer Créole, Convent P. O. Paroisse St-Jacques, Louisiane du 29 juillet :

Une délicieuse brise tempère, depuis quelques jours, les rayons brûlants du soleil, et rend le séjour à la campagne très agréable.

Les nuits sont même fraîches pour la saison.

Nous avons eu quelques ondées durant la semaine, mais elles n'ont été que partielles, et tandis qu'elles ont servi à soulager les habitants du haut de la paroisse ainsi que ceux d'en bas, ceux du centre ont été oubliés. Nous pouvons même dire que plusieurs mois se sont écoulés depuis que la partie connue sous le nom de Pointe du Collége a reçu une bonne pluie.

Aussi les cannes ne poussent pas vite dans cette localité et sont fort petites; ailleurs elles offrent un meilleur coup d'œil. On nous dit même que les gamins qui ne se contentent pas de la voir grandir se sont mis à visiter les champs afin de goûter le délicieux jus de la canne. Tel a été le cas sur l'habitation Hel-étie, où les cannes comptent déjà plusieurs nœuds.

Le *Journal du Havre* du 16 juillet :

L'Angleterre a voulu profiter des armements extraordinaires qu'elle a faits, au moment où le conflit afghan était à l'état aigu, pour chercher à décider quelques-uns des points qui sont, depuis plusieurs années, le sujet de controverse des hommes de mer. Elle a donc maintenu en armement la plupart des navires qui devaient former l'armée navale de la Baltique, et a constitué, sous les ordres du vice amiral Hewett, l'escadre d'évolutions qui vient de faire, dans la baie de Bantry, une série de grandes manœuvres, suivies de simulacres de combat.

Jamais flotte plus hétérogène n'a été rassemblée ; elle compte : 12 cuirassés, 3 croiseurs, 4 canonnières, 8 torpilleurs, 1 paquebot armé en guerre et 1 bâtiment atelier pour torpilles.

Les navires blindés appartiennent à toutes les époques : quelques-uns datent des premières heures de la cuirasse, d'autres viennent de prendre rang dans la flotte pour la première fois de telle sorte que cette réunion donne une idée très nette de la marche suivie par les constructions navales depuis vingt ans. Navires entièrement blindés et recouverts d'une cuirasse de quelques centimètres d'épaisseur se trouvent à côté des bâtiments à tourelles, des navires à protection limitée, mais dont les parties cuirassées sont recouvertes d'une épaisseur de métal supérieure à 40 centimètres.

En somme, des échantillons de tous les types, depuis le *Minotaur*, qui a vingt ans de service, jusqu'à l'*Ajax* qui sort à peine des chantiers, et avec cela les meilleurs croiseurs de la flotte anglaise, des canonnières de petit tonnage, sans vitesse et sans valeur militaire, et une flotille de torpilleurs.

Quelque puissant que soit cet armement, les difficultés qu'a rencontrées l'Amirauté anglaise pour le mobiliser prouvent que la première nation du monde a grand besoin de modifier son organisation, car elle n'est pas prête à entrer en campagne au moment où les nécessités de la situation l'eussent appelée à effectuer le blocus des côtes russes. Et ces obstacles qui se sont accumulés, ont des proportions bien autrement grandioses que ce que nous tentions; nous sommes dotés de cultures auxquelles nous ne pensions nullement et de ressources qui vont doubler nos revenus—tout cela, grâce à une immigration que nous n'attendions pas et qui nous fait certainement plus progresser que celle sur laquelle nous comptions.

Convenons que ce spectacle est étrange, qu'il a de quoi nous étonner, et nous concevons que beaucoup s'en trouvent un peu déconcertés. Nous aurai ont tort pourtant de se décourager. Nous ne voyons là rien que de rassurant, de réconfortant.

Nous n'apercevons pas bien nettement la transformation qui s'est faite dans la basse Louisiane; tout cela est encore vague, et les résultats qui doivent nous faire apprécier les progrès accomplis, le chemin parcouru, n'ont pas encore eu le temps de se réaliser. Il nous faut quelques années de plus pour nous dégager des lieux du passé, des charges qu'il fait peser sur nous; alors nous comprendrons la grandeur de l'œuvre, nous mesurerons avec étonnement, avec admiration, la distance parcourue. Nous avons tort de tenir nos yeux sans cesse fixés sur le fleuve, comme si nous devions tout attendre de lui. Laissons-le remplir sa tâche et développer son trafic. C'est tout ce qu'il est en état de nous donner. Le commerce de transit n'enrichit guère, à l'heure qu'il est, et ne laisse pas beaucoup d'argent dans un port intermédiaire. Il n'y a que les points extrêmes, le point de départ et le point d'arrivée, le lieu de la production et le lieu de la consommation, qui en tirent un profit réel.

C'est du côté de nos campagnes qu'il faut porter nos attentions et diriger nos efforts, car ce sont elles qui profitent, elles, par conséquent, qui rapportent. C'est surtout vers cette région si favorisée de l'Ouest, où se trouvent les paroisses Cameron, Lafayette, Calcasieu, St-Landry, que nous devons pousser le flot de l'immigration. La raison en est bien simple: Nous n'en sommes plus à l'époque héroïque des cultures de la canne et du coton; les choses qui nous donnèrent la prospérité désormais, c'est le maïs, c'est le riz, ce sont les plantes fourragères, les fruits, l'élevage surtout. Ces paroisses sont le véritable foyer des cultures nouvelles, qui nous manquent encore trop et qu'elles sont appelées à nous donner.

Nous n'avons jamais su nous alimenter. Chaque fois qu'il s'agissait de nourrir, nous, notre personnel de ferme, nos bestiaux, nos animaux de trait, nous avions recours à l'Ouest, qui nous vendait ses produits à prix d'or. Nous pouvons maintenant nous dispenser d'aller lui demander tout cela. Nous avons notre Ouest à nous, en pleine Louisiane. Si nous nous obstinons à ne pas varier nos cultures le long du fleuve, nous n'avons qu'à tourner nos regards vers les paroisses que nous venons de nommer ; elles nous fourniront ce dont nous avons besoin, elles nous épargneront au moins l'envoi de notre argent à l'étranger. Le produit de la vente de nos récoltes s'ira plus enrichir l'Illinois, le Missouri ou le Minnesota ; il ira répandre l'abondance chez nos concitoyens de Calcasieu, de Lafayette, de Cameron, de St-Landry ; notre or restera dans l'Etat, à qui il rendra bientôt l'aisance qui lui est malheureusement inconnue, depuis trop longtemps.

Que faut-il pour en arriver là rapidement ? Attirer les étrangers, de quelque côté qu'ils viennent—du Nord ou de l'Europe—dans cette région, y mettre en honneur les nouvelles industries agricoles.

Inutile, d'ailleurs, de beaucoup insister là-dessus ; les immigrants eux-mêmes y pourvoiront ; le bon sens, l'intérêt et

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany Louisiane.

Les plus grandes villes du monde.

D'après la dernière édition de l'*Almanach de Gotha*, le nombre des villes des différents pays du globe dont la population atteint ou dépasse 100,000 habitants est de 196, à savoir : 48 dans la Grande-Bretagne et ses colonies, 15 en Allemagne, 9 en France, 7 en Russie, 15 aux Etats-Unis.

Les villes ayant un million d'habitants ou plus sont les suivantes : Londres, Paris, New-York, Berlin, Vienne, Canton, Siangtan, Siangfou et Tchautcheoufou. La population de Pékin ne va guère au-dessus de 500,000 habitants.

Conservation des œufs.

On les couvre d'une couche de paraffine.

Un autre procédé consiste à les imbiber d'une solution de silicate de soude étendue avec de l'eau tiède.

On plonge les œufs très-frais dans un vase contenant du silicate. Quand on les retire, on les fait sécher ; puis, lorsqu'ils sont secs, on recouvre de la liqueur saline la partie de la surface de la coque par laquelle ils étaient appuyés sur la planche à sécher. Une fois qu'on est assuré qu'ils ont été complétement imbibés, on les enferme, et l'on affirme qu'on peut les conserver un an entier sans qu'ils subissent aucune altération.

Le musée des moulages, au Trocadéro, Paris, vient d'être agrandi par l'installation de deux nouvelles salles qui seront ouvertes dans quelques jours au public. Dans ces nouvelles salles on verra, entres autre curiosités artistiques, une vingtaine de reproductions empruntées à des édifices religieux ou à des monuments célèbres de la basse Normandie, du centre et du midi de la France.

On sait que le musée des moulages, de création récente, est installé dans la galerie de gauche du palais du Trocadéro.

Ce palais se formera plus, du reste, bientôt qu'un vaste musée, car l'aile droite est actuellement livrée aux curieux et à des artistes chargés d'y installer une galerie exclusivement réservée à des moulages reproduisant les œuvres d'art de sculpture exposés aux musées du Louvre. En vertu de traités spéciaux, on pourra également présenter dans cette nouvelle galerie des moulages d'œuvres d'art qui figurent dans les musées de Rome, Florence, Naples et d'autres villes étrangères.

Le gouvernement japonais dépense cette année 240,000 yen pour les fortifications du golfe de Tokio, et 32,000 yen pour les autres fortifications.

Le ministre de l'intérieur du Japon a publié une ordonnance en vertu de laquelle un journal japonais ne pourra reproduire un article d'un autre journal japonais que dix jours après sa publication, à moins qu'il ne soit autorisé par ce dernier journal à reproduire l'article plus tôt. Cette mesure ne concerne pas les articles tirés des journaux publiés dans une langue étrangère.

Ces jours derniers a eu lieu à la Nouvelle-Amirauté de Saint-Pétersbourg, en présence de la famille impériale, d'une foule de généraux, amiraux et officiers, ainsi que de la plupart des membres du corps diplomatique, la cérémonie d'inauguration des travaux de construction d'un nouveau cuirassé, l'*Empereur-Alexandre-II*. Ce navire, qui est destiné à la flotte de la Baltique, devra mesurer 326 pieds de longueur sur 67 de largeur et 23 de profondeur, avec un tonnage de 8,400 tonnes. Il sera muni d'une tourelle et de 400 canons".

Une oraison funèbre enregistrée par l'*Intransigeant*.

—C'est un homme qui avait beaucoup vécu....

—Un noceur !

—Non.... il a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-sept ans.

M. de Calinaux a parlé de manger dans un temps donné une douzaine d'œufs à la coque, loyalement, le treizième en plus.

Il s'assied et commence :

—Tenez, je le fais comme on vent : en commençant par le premier, et ainsi de suite, ou à rebours. Voulez-vous que je commence par le treizième ?

Un jeune homme tant soit peu timide, entré comme employé dans une administration, a été placé, en vis-à-vis, à la même table qu'un commis très rébarbatif, dont l'aspect seul le fait frémir.

Comme l'été ennuyeux l'avait une fois le débutant à sa famille. Voilà quinze jours que nous sommes ensemble avec ce bourru, et nous n'ayons pas encore échangé un mot, un seul mot, en dehors du service.

L'autre jour, cependant, notre jeune homme paraissait plus guilleret en sortant du bureau.

—Eh bien, et ce terrible collègue ! lui demanda son père. La glace est-elle enfin rompue ?

—Oui, oui, ça va très bien maintenant. Nous commençons déjà à nous disputer.

Le *Moniteur de Rome* publie la note suivante :

" Le démenti que nous avons opposé hier avec l'*Osservatore Romano* aux nouvelles du *Times* relativement à la substitution du protectorat français dans l'extrême Orient, mérite une attention toute particulière. Il a une importance politique de premier ordre. Le gouvernement français peut voir à quel point le Saint-Siège respecte les traditions de la France dans les missions, malgré les écarts et les fautes de la République. Pourrons-nous espérer qu'il en tiendra compte et qu'il réparera les errements du passé, en sauvegardant en même temps les intérêts de l'avenir ?

" Dans tous les cas, les informations du *Times*, quoique fausses dans leur teneur actuelle, ont un fonds de vérité qu'il ne faut pas dédaigner. C'est sous une autre forme, une nouvelle tentative de rayir à la France son protectorat catholique, qui constitue la garantie la plus précieuse de son influence dans les colonies. Ce danger ou cette menace se dresse et se multiplie sur tous les points. Il n'est plus permis d'en douter, en fait une concurrence impitoyable à la France. Si le gouvernement français veut conjurer ce péril, s'il entend sauvegarder l'héritage glorieux des Richelieu et des Napoléon Ier, son premier devoir est d'enrayer le mouvement qui semble pousser la France vers la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le jour où il oublierait ce devoir patriotique marquerait la fin du protectorat catholique.

L'Exposition internationale des beaux-arts à Anvers, Belgique, est complétement organisée. Les divers pays y sont représentés par un choix d'œuvres signées de leurs artistes les plus éminents. La France en compte 681, la Belgique 689, l'Italie 287, l'Allemagne 274, les Pays-Bas 244, l'Autriche-Hongrie 195, l'Angleterre 195, l'Angleterre 116, la Norvège 100, la Russie 36, la Suisse 29, l'Espagne 23, la Suède 20.

Dans une section spéciale, on remarque les envois de l'Ecole des beaux-arts de Bombay et de la présidence de Madras.

Les officiers suivants ont été désignés par le gouvernement allemand pour assister aux grandes manœuvres d'automne de l'armée française.

Le lieutenant-général Alvensleben, commandant en chef de la 10e division; le lieutenant-colonel Luestckgn, du régiment de la garde de l'empereur Alexandre, et le major Malachowski, du grand état-major général.

Un voyageur français, parcourant en ce moment la province d'Oran a découvert dans les environs de Salda, un père de famille d'une espèce peu commune.

Simon Lucas Gimenès est âgé de 108 ans. Son premier fils, François est âgé de 78 ans. Le second, Lucas, est âgé de 46 ans. Le troisième a 26 ans et le quatrième n'a qu'un an.

Il serait bon d'avertir Simon Lucas Gimenès qu'il existe maintenant une loi d'après laquelle seront dotées d'une pension les familles se composant de plus de sept enfants.

Un euphémisme normand.

—Mon Dieu ! ce n'est pas que mon oncle soit positivement avare, seulement il est paresseux de donner.

Les pommes de terre avariées peuvent très bien servir à l'alimentation du bétail ; il suffit de leur faire subir une opération bien simple.

Sur le champ même où se récoltent les pommes de terre malades, on transporte des chaudières et on y cuit les tubercules. Une fois cuite, on les met en silo, en ajoutant un et demi pour cent de sel marin.

Les pommes de terre ensilées doivent être tassées vigoureusement et recouvertes de 30 à 35 centimètres de terre battue.

L'opération au total, dans les contrées où la main-d'œuvre est à prix élevé revient à environ 9 centimes par 1,000 kil. de tubercules ensilés.

Les pommes de terre, après ce traitement, peuvent se conserver des mois et même des années ; les animaux les mangent avec plaisir et les utilisent fort bien. Si leur composition paraît moins riche en matières nutritives, leur digestibilité est plus grande. M. H. Cottu, d'Azay-le-Rideau, l'un des meilleurs agriculteurs de France, vient de démontrer, d'après des analyses de M. Joulie, que les animaux tirent plus de profit des fourrages ensilés, bien moins riches, pourtant, que les mêmes fourrages consommés en vert.

On écrit, de Londres, 14 juillet : "Le tour du monde en 80 jours, accompli par les héros fictifs du roman de Jules Verne ne sera plus cité comme un tour....de force.

"Un navire vient d'accomplir cet immense trajet en moins de temps qu'il n'en a fallu à Phileas Fogg et à Passe-Partout.

"Il s'agit du Rawa, bâtiment de la "Shaw Savil and Albion Company." Le Rawa quittait Plymouth le 28 mars pour la Nouvelle-Zélande, où il arrivait le 8 avril. Il avait ainsi accompli le voyage en 39 jours, 19 heures et 50 minutes, chiffre que l'on peut réduire à 38 jours et 30 minutes, en tenant compte des différences de latitude.

"Or, le même bâtiment vient de effectuer son voyage de retour en 35 jours, 5 heures et 10 minutes. En additionnant les deux trajets, il a donc fait le tour du monde en 73 jours, 5 heures et 40 minutes."

Un mot de Béranger :

Au foyer du Vaudeville, où Béranger allait tous les soirs, un auteur se mit à déchirer à vilaines dents plusieurs de ses confrères, puis s'en alla ailleurs continuer ses médisances.

—Tudieu ! dit quelqu'un quand il fut parti, voilà un bon petit camarade qui vous a fait bientôt dix imbéciles.

—C'est neuf de plus que n'en a fait son père ! riposta Béranger.

Causerie bourgeoise :

—Oh ! mon cher, j'ai une bonne dont je ne puis rien faire !

—Je connais ça.

—C'est elle qui commande.

—Comme la mienne.

—A la moindre observation, ce sont des murmures.

—Toujours comme la mienne.

—Dans dix ans on ne pourra plus être servi.

C'est-à-dire qu'on se servira tout seul.

—Il faudra être son domestique.

—Pour être son maître.

Fin d'une discussion entre époux :

—Je n'ai pas dit, s'écrie le mari, qu'il n'y a pas de femme plus méchante que vous sur la terre, parce que je suis poli, je dis seulement que je n'en connais pas !

Un bien joli titre de chronique (auteur : M. J. de Marthold, du Succès) :

"Pas Mal Gazette !"

Aphorisme.

Un homme d'esprit peut dire des bêtises. Pour lui, c'est un droit.

Pour un imbécile, c'est un devoir.

Les piquettes constituent une ressource véritable pour les ménages pauvres et remplacent le vin dans une certaine mesure.

Elles n'ont d'inconvénient que si l'on s'en sert d'une manière immodérée dans l'intention de repas.

En somme, quand ces boissons ne sont pas trop acides, elles sont considérées comme salubres.

Une réponse épique :

—Tu devrais te brosser, disait-on au bohème X....

—Fi ! répondit-il, est-ce que je suis mon domestique ?

On a recommandé à Joséphine de servir du poisson au déjeuner.

Au déjeuner, pas de poisson. Monsieur et Madame se fâchent.

—Mais, s'écrie Joséphine, impossible d'en trouver de comestible.

—Tâchez, dit Monsieur, qu'il y en ait demain.

Le lendemain, Joséphine apporte un plat de poisson.

—Voilà ! — s'écria-t-elle d'un air triomphant. — Seulement, il n'est pas frais.

Union des Ouvriers-boulangers de la Nouvelle-Orléans.

TOUS les ouvriers-boulangers de la Nouvelle-Orléans sont invités à se réunir DIMANCHE 2 août, 1885, à 10 heures du matin, dans la salle de Mme Zimmerman, No. 51 rue Bienville.

Par ordre de PHILIP SCHULZ, Président par intérim.
GEORGE D'ELSE, Secrétaire par intérim.
1er août—2f

Avis. — Bureaux de la Compagnie d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, 31 juillet 1885—Les bureaux de cette Compagnie seront transportés au No 3 de la rue Carondelet (Ancien Local) Lundi 3 août 1885.

J. W. HINCKS, Secrétaire.
1er août—15f.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er août 1885.

Bernard Célestin	Koebelin Frédéric
Bailly Jean Baptiste	Labarrère Albert &
Block Salomon	Marie Rétouret
Bagaige Jean	Lamy Jardinier
Bougubon Charles	Leveille André
Baudet dames Vve née Vimeney	Lemonnier Charles Henri
Béroi Pierre	Leclerc François et Victor Louis
Courtois Victor	Lavergne Benjamin
Cortellin Michel	Leclerc Martin
Champagne François	Labrousse Michel
Courrèges Paul en enfants	Marthé Michel
Desanches Emile	Mirond Adrien
Demandre Ferdinand	Moulong Alexandre
Duffay ou Duffalt Joseph	Mourain Henri
Dassonville Alexandrine femme Aiard	Maurat Marcel C Pierre
Darré Firmin	Rotgé Jean
Durieux Charles	Ratier Paul
Faivre François	François Rempler Louis
Frontère Jean	Regard Pellagru Ferréol Joseph
Fauvel Pierre Cadet	Sorrel Arnus
Ferrier Henri	Sullivan marchand de bois
Gallon Jean Baptiste Prêtre	Sucsand Paul
Gond Abel	Saint-Martin Joseph
Henrich Johannès	Tanquerel de la Panissais
Hick Hall les époux	Tillac Bernard
Juge de Eugène Henri	Tabouet Vincent
Aimé Jules	Trégarot Joseph Marie
Journet Eugène	Vincent de l'Anil Jean
	Vervelot Jules.

Le Consul Suppléant Gérant,
M. TRUY.

Avis.
$75,000.
Nouvelle-Orléans, 20 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de S. M. Simpson, 272 rue Seizième, Denver, Colo., par l'entremise du First National Bank de Denver, Colo., un cinquième du billet No. 8999, tirage à numéro simple, classe G de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-quinze Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885 et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur le New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la Compagnie.
CHAS. SANTANA,
Commis au Change et à l'Escompte du Louisiana National Bank, Nlle-Orléans, Lne.
1er août—2f PP

Avis.
$75,000.
Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de F. H. Eckenroth, 321 rue Montgomery, San Francisco, Cal., par l'entremise de la First National Bank de San Francisco, Cal., un cinquième du billet No 8999, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane—cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la compagnie.
CHAS. SANTANA,
Commis au change et à l'escompte, Louisiana National Bank de la Nouvelle Orléans, Lne.
1er août—2f PP

Avis.
$75,000.
Nouvelle-Orléans, 20 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de C. L. Homer Brooks, Tex., un cinquième du billet No 8999 tirage à numéros simples, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le Mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la compagnie.
B. W. CASON,
Agent du Pacific Express Co.
Nlle-Orléans, Lne.
1août—2f PP

Avis.
$75,000.
Nouvelle-Orléans, 27 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de J. F. Wales, Bridgeport, Conn., un cinquième du billet No. 8999, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le Mardi 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la compagnie.
CHAS. SANTANA,
Commis au change et à l'escompte du Louisiana National Bank.
BARKLEY, THOMPSON & CO., et C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Co., Nlle-Orléans, Lne.
1er août—2f PP

Avis.
$25,000.
Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de J. Canerro, Wichita Falls, Tex., par l'entremise du Bank Exchange de Dallas, Tex., un cinquième du billet No 48,954, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Vingt Cinq Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur le New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la Compagnie.
U. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.
1er août—2f PP Nouvelle-Orléans. Lne.

Avis.
$25,000.
Nouvelle-Orléans, 28 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de J. D. Jinks, Brookland, Ark., par l'entremise du German Bank de Memphis, un cinquième du billet No. 48,954, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane—cinquième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Vingt Cinq Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur le New Orleans National Bank, sur présentation du dit cinquième au bureau de la compagnie.
WM. A. S. MOORE,
Coureur du New Orleans National Bank de la Nouvelle-Orléans, Lne. 1er août 2ipp

Avis.
$10,000.
Nouvelle-Orléans, 14 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de Britton & Koontz, banquiers, de Natchez, Miss., dans un cinquième du billet No. 12,580, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la compagnie.
V. LABATUT,
Coureur de la Banque du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne. 1er août—2f PP

Avis.
$6000.
Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1885.

LES soussignés certifient qu'ils avaient en recouvrement pour le compte du Jennings County Bank, de North Vernon, Ind., Kellum & Reiter, Waco, Tex., et F. Ashton Dolphin, Pa., un cinquième chacun du billet No 71,650, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui ont gagné le Quatrième Gros Lot de Six Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation des dits cinquièmes au bureau de la Compagnie.
CHAS. SANTANA,
Commis au change et à l'escompte du Louisiana National Bank.
BARKLEY, THOMPSON & CO., et C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Co., Nlle-Orléans, Lne.
1er août—2f PP

Avis.
$25,000.
Nouvelle-Orléans, 25 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de la Bowery National Bank de New York, un cinquième du billet No 48,954, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Vingt Cinq Mille Piastres, Mardi, 14 juillet 1885, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du dit cinquième au bureau de la Compagnie.
U. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.
1er août—2f PP Nouvelle-Orléans. Lne.

Avis.
$25,000.
Nouvelle-Orléans, 28 juillet 1885.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de S. M. Simpson, 272 rue Seizième, Denver, Colo., par l'entremise du First National Bank de Denver, Colo., un cinquième du billet No. 8999, tirage à numéro simple, classe G de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-quinze Mille Piastres, le mardi, 14 juillet 1885 et que le montant lui en a été promptement payé par un